

**Perrine Le Querrec – La Patagonie.** Préface Jean-Marc Flahaut, Prix de la fondation Antoine et Marie Hélène Labbé 2016. Les Carnets du Dessert de Lune.  
ISBN 9782930607054. 13 €

### **Continent femme**

*La Patagonie* est un texte constitué de 88 fragments (dont l'un donne le titre au livre) où s'imbriquent poèmes en vers ou en prose (et quelques photos de l'auteure en noir et blanc). L'ensemble devient une « narration » ou plutôt une suite d'évocations inscrites sous l'ordre du je, du nous, de l'impersonnel. Le but est moins de décrire le réel que de l'interroger à travers les faibles, les exclus au cœur même des familles sourdes – c'est sans doute pourquoi rien ne s'y dit.

Pour autant, les innocents ont les yeux pleins de la souffrance des êtres comme celles des animaux tel « *l'énorme lapin blanc, chaud, lourd, doux (...) au petit corps gainé de peau blanche et bleue, soulevée par les coups du cœur* ». Les enfants y découvrent une « *dose d'épouvante dans une bogue de fourrure* ». Preuve que la vie comme la mort est dans les détails.

Une fois de plus, la poétesse déterre les traumatismes, soulève ce qui ruine. Elle pousse néanmoins au-delà des mutilations et redonne voix aux fantômes muets. Riche d'« *un lacet de vent, un cordon de lumière* », elle arpente ses « *glaciers de Patagonie* » en écho aux proses transsibériennes de Blaise Cendrars. Moins loin, en ses jardins d'enfance elle en ramène une sorte de beauté.

Reprenant le je, elle évoque la complicité d'une fille avec sa mère « *les pieds chaussés d'herbe crue elle secoue le drap, fracas de coton, / je tombe à chaque éclair / elle rit / — Attrape le coin ! / Je m'élançe à la poursuite du coin. / Mais alors l'autre m'échappe, / immensité houleuse, ciel pommelé, / et son sourire au loin, / qui flotte au-dessus de notre intimité immaculée.* »

Perrine Le Querrec prouve qu'au-delà de ses souvenirs elle n'écrit « *pas une histoire mais une langue, (...) pas une situation mais une forme* ». Les « anecdotes » restent des prétextes aux mots. Chacun « *est une découverte, une horreur, une solitude, deux mots sont un miracle, les recherches interrogent, soulèvent le sujet, l'écorchent, l'écriture est une anatomie, elle sort chaque organe, le pèse, soupèse, le dissèque* ». Il ne faut donc pas s'attendre à une narration guérisseuse.

Tout reste de l'ordre de la scarification. Mais aussi d'une lutte aussi finale que vaine. Existe donc une promesse du temps qui jaillit moins de ce qui est dit que de comment cela s'exprime. *Ruines* récemment l'a encore prouvé par l'évocation de la vie d'Unica Zürn. Il s'agit chaque fois de retrouver une maison qui ne soit pas de famille mais de celle de l'être. Il n'y serait plus spolié et bafoué.

© jean-paul gavard-perret in <http://www.lelitteraire.com/?p=33564>

Publié en 2014 aux **Carnets du Dessert de Lune**, ce recueil de poèmes de **Perrine Le Querrec** me fait découvrir une nouvelle brillante facette de l'auteur du « *Plancher* », du « *Prénom a été modifié* », du « *De la guerre* » et de « *L'apparition* ».

En matière de poésie contemporaine (dont je ne suis vraiment pas spécialiste), il me semble souvent délicat pour l'auteur, poétesse ou poète, d'évoluer entre deux écueils également dangereux : se noyant dans les mots, échouer à faire miroiter des significations potentielles, d'une part, cherchant le cryptique à tout prix, oublier de faire résonner une musique, fût-elle maudite, d'autre part. **Perrine Le Querrec** échappe brillamment aux deux dangers, en nous proposant un peu moins d'une centaine de fragments, allant de quelques lignes à une pleine page, tous ou presque redoutablement acérés.

### **Semblable**

*Habiter une maison semblable  
devoir l'esprit semblable*

*jouer la vie semblable  
et un jour d'infime désordre  
achever en pleine tête  
la famille d'à côté*

Sans le recours direct à une mécanique mosaïque comme dans « *De la guerre* », sans la nécessité d'entretenir une progression narrative, dans la douleur, le deuil, la folie ou l'échappée organisée de ses trois romans poétiques, « *Le plancher* », « *Le prénom a été modifié* » et « *L'apparition* », elle peut lancer ces balles dans des directions bien différentes, jouant de l'imprécation comme du songe, de la mise en garde comme du mode d'emploi questionnable, de la méditation comme – quasiment – du manifeste poétique de plein droit, du programme politique soigneusement tenu secret comme de l'enquête psychologique approfondie : sous ses mots, le poème se fait tout cela, et bien d'autres incarnations encore.

### **À l'aveugle**

*J'ai cru que la montagne saignait, que les morts marchaient, que l'inconnu déferlait, que le bois saignait, que les hommes arrivaient, que la femme m'emportait, que le sol saignait, que les maisons se déplaçaient, que l'amour apparaissait, que les mots saignaient, que ma vie commençait, que les moutons chantaient. Au fond de moi luttent dieux et démons, à l'aveugle je vous guide, je me conduis.*

La brève préface de **Jean-Marc Flahaut** est ici particulièrement lumineuse : il souligne à fort juste titre à quel point l'aventure du langage dans laquelle est lancée désormais **Perrine Le Querrec** est à la fois résolument personnelle, tranchante et combative, généreuse et foudroyante, et... dangereuse. En mentionnant aussi bien l'incitation à l'audace d'un **Patrick Chamoiseau** que les visions d'**Antonin Artaud**, il s'agit bien de rappeler ici que la poésie ouvre des portes sur des lieux mystérieux ou effroyables, et rappelle souvent la possibilité de l'horreur, tapie. Il y a ici comme la scansion forcenée d'une chanson des **Violent Femmes**, le mortifère et libérateur « *Country Death Song* », qui rôde.

### **Miracle**

*Je n'écris pas une histoire mais une langue, je n'écris pas une situation mais une forme, je n'écris pas des personnages mais des langages, je n'ai pas besoin de sentiments d'anecdotes d'amour, je veux des puissances, des mots ajustés, des possessions, des folies, des guérisons, je veux des volumes pas des décors, pas des déguisements, pas des costumes, je me fous de la narration, de la progression, je marche dans la boue, je tombe à genoux, je frappe au cœur, chaque mot est une découverte, une horreur, une solitude, deux mots sont un miracle, les recherches interrogent, soulèvent le sujet, l'écorchent, l'écriture est une anatomie, elle sort chaque organe, le pèse, soupèse, le dissèque, je passe des mois à remettre dans ce corps écartelé les organes étudiés, je referme, suture au fil de crin, au fil rouge, au fil noir la peau de mon support, ses poumons remplis d'eau et de pierres, tant qu'il ne respire pas je ne respire plus, nous supprimons l'air entre les mots, il n'y a rien de plaisant à me lire, rien de confortable, rien de réconfortant, la langue s'essuie au regard humide, luisante elle pénètre, s'insinue si bien aiguisée qu'elle scarifie, laisse trace, devient trace.*

**Perrine Le Querrec** s'affirme ainsi de plus en plus, pour moi, comme une véritable révélation.

### **Le continent**

*Nous sommes  
bientôt vous verrez  
Nous avons traversé  
plus de désert, plus de famines  
plus de guerres, plus de dictatures  
plus de violence, plus de mensonges*

*plus de promesses, plus de temps  
Nous connaissons les âmes  
les fous sont parmi nous  
notre chair naît guerrière  
Nous sommes  
à quelques meurtres de vous.*

© <https://charybde2.wordpress.com/2016/05/05/note-de-lecture-la-patagonie-perrine-le-querrec/>

Il y a comme un desserrement, léger, au fur et à mesure des textes. Du fait surtout que l'héroïne unique, certainement l'auteur qui dit *je*, est mise à distance avec une troisième personne qui la marginalise, et la rend moins étouffante, moins oppressante. Mais l'emprise demeure d'un bout à l'autre, tellement l'impression première reste forte. C'est l'écriture d'abord qui fait son effet, acérée, tranchante, brutale, à donner des estafilades dans le papier. Un style corrosif, heurté, décapant. Mais rien de cosmétique là-dedans, du genre à maquiller de façon hypocrite ce qu'on a à dire. *Je n'écris pas une histoire mais une langue* constate Perrine Le Querrec, elle indique plus bas : *nous supprimons l'air entre les mots*, d'où cet étouffement non dissimulé et ressenti en cours de lecture et ce sec avertissement pour clore : *il n'y a rien de plaisant à me lire, rien de confortable, rien de reconfortant...* dans un même texte intitulé *Miracle* ! Ce travail, au sens de torture, sur l'écriture est constant et continu, à tel point qu'il en devient physique : *J'entrouvre mes lèvres / je me balbutie / j'enfonce mes doigts...* (texte appelé *Langue*). Il ne s'agit pas, loin s'en faut, d'une poésie d'agrément. La parole du poète mesure la douleur de vivre, chevillée au corps. Texte appelé *Le revenant* : *Il est revenu le grand mal qui tord le ventre, rempli la tête puis la vide par la bonde des yeux...* Perrine Le Querrec est également photographe, et ses poèmes ont souvent rapport avec ce qui rentre dans le cadre, et ce qui déborde ou au contraire ce qui contraint. La réalité qu'elle décrit, qu'elle incarne, de toute sa subjectivité à fleur de peau, se révèle sans cesse sujette à dérapages, à glissements, à fêlures. *Un ciel d'eau sur les épaules, disparaître*. La nostalgie n'est pas absente, nombre de pages montrent le souvenir de la mère, dans l'apprentissage du pliage des draps par exemple. Se heurter à ce qui ne sera plus, affronter ce qui ne sera jamais, comme *escalader les glaciers de Patagonie* qui demeurera dans le domaine des velléités et des utopies. Perrine Le Querrec propose un recueil qui émeut, ébranle et marque la naissance d'une poésie exacerbée, dérangement et profonde.

© **Jacques Morin**, in revue Décharge

Il y a dans ce livre celle qui écrit son autoportrait au miroir, qui tient « une petite baraque à mots », dans une position recroquevillée comme pour se protéger, et le grand « fracas de coton blanc » des draps qu'on pliait dans l'enfance, ce geste au-dessus d'une « intimité immaculée » (qui me rappelle le texte d'Amandine Marembert, *Les gestes du linge*). Et aussi des gens, des instants qui seraient perdus sans ces mots, et qu'elle saisit parce que, d'où elle observe, « tout devient indiscret ». Ce sont souvent des blessures, certaines provoquées volontairement, d'autres par négligence. Ce sont aussi souvent des enfances, « trop près du bord », prêtes à s'enfuir comme « un papillon qui dévalait l'escalier ». Et « les enfants ne jouent plus », à la fin.

Pourtant, les textes de Perrine Le Querrec sont un miracle : « Je n'écris pas une histoire mais une langue, je n'écris pas une situation mais une forme, je n'écris pas des personnages mais des langages... »

© <http://ecreireciaussi.canalblog.com/archives/2015/05/05/31997324.html>

Lire Perrine Le Querrec c'est prendre un risque, prendre le risque de se faire engloutir. Les mots ici deviennent matière, tantôt gluante, paralysante, tantôt rêche, étranglée, tantôt lourde, étouffante, tantôt acérée, tranchante, de la matière sombre, grouillante et

tremblante, puis soudain ils ont des ailes et tentent de s'échapper vers la lumière. Vers la Patagonie.

Ou bien ils s'écrasent. La pâte-agonie.

Il y est question d'enfance, de violence, de peur et de désespoir ravalés, d'extrême solitude. « *Son enfance sent toujours le carnage* ». Quelque chose qui ne se voit pas de l'extérieur, quelque chose que l'on peut trimpler en soi toute une vie, qui nous dévore de l'intérieur et personne ne s'en aperçoit. Personne ne s'en est jamais aperçu. Alors les mots tentent de donner consistance à cette grande béance, de faire apparaître l'indicible, l'invisible, tentative qui elle-même écartèle : faire à la fois apparaître et disparaître à jamais. Fuir. « *Il ne faut pas fermer la porte mais la claquer derrière soi et partir pour toujours* ».

Les mots deviennent des encres à colorer le silence pour y faire apparaître les non-dits, « *la parole interdite embusquée derrière la porte close/la parole refusée bâillonnée en dedans au dehors* », des acides pour dissoudre ces murs qui retiennent les secrets qui rongent l'âme, des chimies diverses et variées pour que remontent de sous la terre tous les cadavres enterrés, les vers dissimulés. Toute la saleté enfouie.

On n'est pas dans l'écriture, on est dans l'alchimie, pour dégager la pierre passée au cou de celle qui se noie sans eau, pour dégager la pierre à écrabouiller le cœur. On ne lit pas Perrine Le Querrec, on avale, on mâche une réalité qu'elle nous enfourne, bouchée après bouchée, une réalité figée comme « *sauce froide sur les tripes abandonnées dans l'assiette*. »

De la douleur brute, interdite, non autorisée, non accueillie, à laquelle les mots ont ordre de donner forme, pour avoir prise sur elle, pouvoir la saisir à pleines mains et la briser, la détruire, *l'achever en pleine tête*.

Être fillette, puis femme, puis mère, la fillette enfermée dedans. Les nœuds gordiens de la famille. Le passé, le présent et le futur « *l'effort du restant de sa vie* ». Et ce sentiment de décalage permanent avec le dehors, avec l'autre. Incompréhensible. Alors il ne faut pas que ça se voit : « *Tu es dehors. La tête haute. Les gens te saluent. Tu es des leurs.* »

C'est cette chose avec laquelle on ne peut pas tricher qui donne tant de consistance, de densité, de force et de beauté, de magnificence même, à la langue de Perrine Le Querrec et la lire fait du bien. Peut-être pas à tout le monde, peut-être faut-il ce quelque chose en soi qui fait écho et que personne ne voit, dont personne ne s'est jamais aperçu. Un bien fou pour un mal fou.

Ce petit quelque chose qui remonte à la genèse de l'être et qui fait que l'on est toujours au bord et « *pas de cou autour duquel elle pourrait jeter ses bras pour s'accrocher, comme en a droit toute personne qui se noie.* »

Toujours « *trop près du bord.* » et au loin pourtant, l'espoir encore d'une libre et vaste Patagonie.

© **Cathy Garcia**, in La cause littéraire, novembre 2014

Plutôt que vers *La Patagonie* que le titre semble promettre, le récent recueil de **Perrine Le Querrec** (Les Carnets du Dessert de Lune) ramène sans ménagements le lecteur à cette période définitivement décevante qu'est l'enfance, et *son enfer de craie, ses labyrinthes sanglants*, pour en remâcher l'amertume de petite fille mal aimée - qui elle-même par ailleurs ne s'aime guère -, de petite dernière abandonnée par ses aînés, frères et sœurs, pour ne rien dire des parents.

Un poème de quatre vers, sobrement intitulé Oublis, rend inutile le commentaire, même s'il convient de rappeler qu'on ne se méfie jamais assez du poète qui dit « je », de ses apparentes confidences. Ne me laissez pas croire aux histoires que je raconte, conseille un monostiche.

La première mère a oublié de la regarder  
la seconde mère a oublié de lui parler

la troisième mère a oublié de l'aimer

la dernière mère l'a oubliée

Les retours à l'enfance, en poésie comme ailleurs, ont souvent quelque chose de pénible : trop sucrés, trop de nostalgie. Et il faut reconnaître qu'avec Perrine Le Querrec, on évite tout avachissement sentimental : elle écrit à coups de ciseaux, avec becs et ongles (titres de ces recueils précédents), règle ses comptes, et avec les mots incisifs de l'adulte se venge de l'impuissance où fut tenue l'enfant. C'est bien ce théâtre de la cruauté qu'elle anime dans ses meilleurs poèmes, qui rend attachante cette Patagonie :

Son enfance sent toujours le carnage

le sparadrap est toujours sur la bouche

la porte du fond toujours verrouillée

le fil de fer perce toujours ses paupières

le tisonnier disperse toujours ses souvenirs

sa naissance toujours inscrite sur la liste des bévues

On relèvera, par contraste avec ces textes à couteaux tirés, une poignée d'évocations heureuses autour du sourire de la mère, et des scènes de complicité et d'apprentissage, d'intimité immaculée, où mère et fille s'escriment à plier les draps. Après quoi, au vu de compenser l'irrémediabilité de cette perte, inutile de s'encombrer d'on en sait quel improbable énorme lapin blanc ou de vaines promesses telles que que : Maintenant ça va aller mieux. Autant rêver d'aller un jour escalader les glaciers de Patagonie.

Si j'ouvre pour la première fois un recueil de ce poète, sa bibliographie n'en comporte pas moins une dizaine d'ouvrages, chez le même éditeur d'un part, mais aussi aux Doigts dans la prose et Derrière la salle de bain. Il paraît urgent d'aller voir de plus près les précédents livres de Perrine Le Querrec. Je vous tiens au courant

© **Claude Vercey** in <http://www.dechargelarevue.com/I-D-no-576-Maintenant-ca-va-aller.html>

Avec ce genre de livre, il est recommandé de ne lire la préface qu'après une première lecture. Cette précaution permettra de mieux saisir la démarche poétique de cette auteure avant d'entamer une deuxième et nécessaire approche. Il est ici question d'une enfance perturbée par la violence, violence toujours présente dans la peur sous-jacente et cela malgré une réelle volonté de résilience. Cette fillette, « prête à combattre. Toujours. Recroquevillée dans un angle » s'est trouvée confrontée à « la parole interdite » ou à « la parole refusée bâillonnée », tassée dans l'ombre. À mi-chemin du cri et du silence, cette voix nous atteint de plein fouet et nous émeut par son réalisme. « Au fond de moi luttent dieux et démons » reconnaît Perrine Le Querrec qui doit faire face à « un bloc de terreur où s'accroupir et attendre, les genoux dans la bouche ». Ses poèmes brefs et abrupts lui permettent d'avancer et d'exorciser des angoisses qui ne demandent qu'à revenir à la surface d'un quotidien âpre puisque, reconnaît-elle, « je ne veux plus être seule devant le désastre d'une vie familiale enfouie sous les gravats, la poussière, la moisissure ». L'empathie du lecteur lui est acquise par la médiation de ces poèmes singuliers qu'évoque Jean-Marc Flahaut dans sa touchante préface.

© **Georges Cathalo** in Textures

Il y a longtemps qu'un recueil de poèmes ne m'a pas fascinée. C'est le cas de La Patagonie de Perrine Le Querrec. Acuité de la conscience, réel capté de l'extérieur et du dedans avec une grande subtilité, mots à l'état brut, écriture sans complaisance, sans fioritures, tranchante comme un scalpel : « ... cette écriture à coups de ciseaux et à chaque entaille, pour chaque absence, le rêve d'une nouvelle identité... », syntaxe parfois déstructurée qui rappelle Albane Gellé ou Valérie Rouzeau sans la gratuité, la réexploitation d'un filon, avec plus de profondeur. Perrine Le Querrec est la petite sœur de Leslie Kaplan (*L'excès*, *L'usine*) qui dépose des bribes de vies dans une apparente

spontanéité car chaque mot est nécessaire et pesé : « La langue s'essuie, luisante, et pénètre, s'insinue, si bien aiguisée qu'elle scarifie, laisse trace, devient trace... »

A la fin du recueil, Perrine Le Querrec nous quitte « en claquant la porte » mais, à son insu, laisse un sillage.

© **Véronique Joyaux**

Perrine Le Querrec n'en est pas à son coup d'essai ; elle s'est déjà illustrée dans différents genres : roman, théâtre, essai mais elle n'a abordé qu'assez récemment la poésie, qui semble avoir pris une importance croissante dans son travail. On constate souvent le mouvement inverse : certains auteurs commencent leur carrière en publiant des poèmes puis se tournent vers d'autres genres, notamment vers le roman, dans l'espoir, sans doute, de conquérir un plus large public. Bien loin de ces considérations éditoriales, Perrine Le Querrec est venue à la poésie, sous la pression d'une nécessité tout intérieure et avec tout l'acquis de son travail d'écriture antérieur, ce qui fait de son premier recueil un coup de maître. Il est vrai que ses précédents ouvrages revêtaient déjà une dimension poétique, témoignant de sa capacité à inventer un langage qui lui soit propre, éloigné des standards habituels de la communication littéraire. À propos de *La Patagonie*, pour marquer ses distances vis-à-vis du récit romanesque ou autobiographique, elle prend soin de préciser : *Je n'écris pas une histoire mais une langue, je n'écris pas une situation mais une forme, je n'écris pas des personnages mais des langages* (p. 20).

Reste à savoir de quelle forme et de quelle langue il s'agit. Avons-nous bien affaire ici à de la poésie ? Le mot n'est inscrit ni sur la couverture ni dans la page de titre et il n'est guère présent dans le livre. On y trouve un certain nombre de poèmes en vers libres mais aussi une majorité de courts textes en prose, qu'on pourrait qualifier, comme le fait Jean-Marc Flahaut dans sa préface, de « récits brefs » : s'agit-il de poèmes ? Sans doute, si l'on veut bien admettre que, depuis Baudelaire au moins, il existe des poèmes en prose et qu'ils peuvent prendre une allure narrative, comme c'est souvent le cas déjà dans *Le Spleen de Paris*. Ce qui contribue à donner à ces textes, visuellement, l'aspect d'un poème, c'est qu'ils tiennent tous dans l'espace d'une seule page : cette délimitation permet de donner à la prose la condensation propre à la poésie.

Mais ce mélange entre vers et prose n'introduit-il pas une certaine discontinuité, une certaine hétérogénéité qui peut décevoir le lecteur qui attend d'un recueil de poèmes une certaine unité ? Dans la préface de ses *Petits Poèmes en prose*, Baudelaire écrivait à son ami et éditeur Arsène Houssaye : « Mon cher ami, je vous envoie un petit ouvrage dont on ne pourrait pas dire, sans injustice, qu'il n'a ni queue ni tête, puisque tout, au contraire, y est à la fois tête et queue, alternativement et réciproquement. Considérez, je vous prie, quelles admirables commodités cette combinaison nous offre à tous, à vous, à moi et au lecteur. Nous pouvons couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture (...). Enlevez une vertèbre, et les deux morceaux de cette tortueuse fantaisie se rejoindront sans peine. Hachez-la en nombreux fragments, et vous verrez que chacun peut exister à part ».

Perrine Le Querrec revendique elle-même une « écriture à coup de ciseaux » (p. 81). L'accent mis sur les ruptures et les discontinuités est sans doute une des caractéristiques majeures de la modernité poétique mais on oublie trop souvent que la poésie a toujours été un art de la coupe, de la découpe : le vers lui-même est une ligne interrompue, qui ne remplit pas le cadre de la justification. Dans la versification régulière, ces coupes étaient cependant intégrées à une certaine régularité ; le vers libre et le poème en prose les ont mises plutôt au service de la diversité, s'écartant ainsi de l'idéal d'unité et d'harmonie qui était celui de la tradition poétique pour exprimer les expériences nouvelles que nous offre la vie moderne et que Baudelaire plaçait déjà sous le signe de la diversité, qu'il s'agisse

des « soubresauts de la conscience » ou de la vie des « villes énormes » où se mêlent les populations et les choses les plus diverses.

Cette diversité affecte aussi la langue de la poésie qui, au lieu de se cantonner dans le registre noble et élevé qui a été longtemps le sien, s'est ouverte à une grande variété de tons, de styles, et de lexiques : on rencontre ainsi dans *La Patagonie* des mots et des tournures qui relèvent d'un niveau de langue familier et qu'on pourrait qualifier de prosaïques. Mais, dans le contexte où ils s'insèrent, ils contribuent à réaliser le « miracle » baudelairien « d'une prose poétique » « assez souple et assez heurtée » pour dire cette « réalité rugueuse à étreindre » que la poésie moderne doit affronter, selon le vœu de Rimbaud à la fin d'*Une Saison en enfer*. Car cette recherche d'une forme et d'une langue irrégulières et singulières ne relève pas ici d'une démarche formaliste : elle naît du besoin d'exprimer une expérience elle-même marquée, on le sent à chaque page, par bien des heurts et des ruptures. « *Il n'y a rien de plaisant à (le) lire* », *rien de confortable, rien de reconfortant* » (p. 20), car ce que cherche à dire Perrine Le Querrec est foncièrement dérangeant, de nature à déstabiliser non seulement le lecteur mais l'auteure elle-même, en bousculant toutes les conventions sociales, morales et littéraires.

Ce qui se donne à lire dans ce livre, c'est notamment la souffrance d'une enfance qui « sent toujours le carnage » (p. 47), la violence familiale et la guerre, l'injustice sociale, la détresse des SDF et des malades mentaux. L'écriture s'y rapproche souvent du cri, qui s'oppose à la recherche d'un beau et haut langage ; mais sa violence même lui confère une intensité que je n'hésite pas à qualifier de poétique. En effet, Perrine Le Querrec ne cède jamais à la tentation de l'expressionnisme à laquelle succombent souvent les poètes qui croient nous émouvoir en étalant à longueur de pages leurs états d'âme et leurs malheurs et qui confondent le lyrisme avec le pathos. Pour dire ses affects, elle a su trouver, à force de précision et de concision, une langue et une forme qui à la fois les exprime et les sublime pour créer ce que j'appelle après René Char une « matière-émotion ».

Beaucoup de ces textes ont une résonance nettement autobiographique ; mais ils ne composent pas un récit de vie conventionnel et linéaire. Ce sont plutôt des souvenirs et des images qui reviennent par flashes, des fragments d'existence qui ont d'autant plus de présence qu'ils ne sont pas pris dans la trame d'une narration continue. Par conséquent ils ne restent jamais enfermés dans la sphère de la vie privée, de l'histoire personnelle : la souffrance qui s'y avoue reste ouverte à la douleur d'autrui. Dans son expression la plus forte, le lyrisme n'est pas l'expression narcissique de l'égo et de ses sentiments intérieurs mais celle d'une émotion qui fait sortir de soi le poète pour le porter à la rencontre des autres et du monde.

Ce qui donne aussi à l'écriture de Perrine Le Querrec sa qualité indiscutablement poétique, c'est un sens du rythme qui est devenu rare, y compris chez ceux qui écrivent en vers réguliers. Pour rythmer ses poèmes, elle recourt à l'un des procédés les plus caractéristiques et les plus classiques de la poésie, qui est la répétition. Celle-ci est une des sources du rythme, à condition de ne pas devenir mécanique et de laisser place à la variation, de manière à produire non pas une simple redite mais, comme en musique, une reprise qui fait avancer et qui relance le mouvement de l'écriture. Ce rythme, fait de répétitions et de variations, on peut l'entendre aussi bien dans les poèmes en vers libres que dans les textes en prose. Il permet notamment à Perrine Le Querrec d'exorciser la violence qui s'exprime dans les pages de son livre. Une des manifestations du traumatisme, selon Freud, c'est la tendance à se répéter et à le répéter ; mais c'est aussi grâce à la répétition de certaines paroles, de certains gestes que l'on peut en maîtriser l'impact, comme l'enfant qui joue à lancer loin de lui et à ramener vers lui sa bobine, mimant ainsi le départ de sa mère tout en se donnant l'espoir de la voir revenir. La répétition permet à la fois d'exprimer et de maîtriser le traumatisme, comme le rythme lancinant des chants de deuil dans les sociétés traditionnelles, ou celui des poèmes

d'Henri Michaux, qui a pour lui valeur d'exorcisme face aux épreuves personnelles et collectives.

C'est à une telle conversion de la souffrance en poésie que parvient dans ce livre l'écriture de Perrine Le Querrec. C'est du moins l'effet qu'elle produit sur moi : j'ai été pris par la lecture de ce livre, qui à la fois m'a fait vivre et revivre des expériences douloureuses et m'a fait accéder peu à peu à cette « paix dans les brisements » dont parlait Michaux. Il se dégage en effet de certaines pages de Perrine Le Querrec une sérénité paradoxale ; la violence et la virulence de son propos ne rendent que plus précieuses et plus significatives les brusques échappées qu'elle nous procure vers la tendresse et la merveille de vivre, comme dans ce bref poème, où la chute devient envol, grâce à quelques mots en suspens sur la page :

*En rentrant chez elle,  
elle a croisé un papillon qui dévalait l'escalier  
sans jamais toucher le sol.*

© **Discours de Michel Collot** lors de la remise du prix du premier recueil de poésie 2016 de la fondation Antoine et Marie-Hélène Labbé à Perrine Le Querrec. Vous pouvez écouter ce texte sur [http://www.dailymotion.com/video/x56vytt\\_discours-de-michel-collot-prix-2016\\_creation](http://www.dailymotion.com/video/x56vytt_discours-de-michel-collot-prix-2016_creation)